UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

VALEUR APOLOGÉTIQUE

ATTRIBUÉE

PAR JÉSUS A SES MIRACLES.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 14 janvier 1865, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ALFRED KAUFMANN

DE SELTZ (BAS-RHIN).

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1865.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE.

A MA MÈRE.

A MES FRÈRE ET SOEURS.

A. KAUFMANN.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. BRUCH ✻, Président de la soutenance.

MM. BRUCH ✻,
COLANI,
REUSS ✻,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

OUVRAGES CONSULTÉS.

BLEEK, *Commentaire sur les évangiles synoptiques.*

DE WETTE, *Commentaire sur le quatrième évangile.*

MEYER, *idem.*

SCHOTT, *De consilio, quo Jesus miracula ediderit.*

FLATT und SÜSSKIND, *Magazin für christliche Dogmatik und Moral*, 3-4.

ECKERMANN, *Theologische Beitræge*, 5.

HÆNLEIN und AMMON, *Theologisches Journal*, 9.

STRAUSS, *Leben Jesu*, 1835.

NEANDER, *Leben Jesu*, 1837.

WEISSE, *Die evangelische Geschichte*, 1838.

AMMON, *Geschichte des Lebens Jesu*, 1847.

HASE, *Leben Jesu*, 1854.

BAUMGARTEN, *Geschichte Jesu*, 1859.

RENAN, *Vie de Jésus.*

SCHENKEL, *Charakterbild Jesu*, 1864.

SCHLEIERMACHER, *Leben Jesu*, 1864.

RIGGENBACH, *Vie du Seigneur Jésus.*

JALAGUIER, *Une vue de la question scripturaire.*

Revue de Théologie.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0015

VALEUR APOLOGÉTIQUE

ATTRIBUÉE

PAR JÉSUS A SES MIRACLES.

INTRODUCTION.

Vous n'avez qu'un docteur, le Christ (Matth. XXIII, 8).

La société contemporaine est travaillée du profond besoin d'arriver à une religion qui se sente assez forte et assez sûre d'elle-même pour maintenir les droits sacrés de la science, tout en donnant pleine satisfaction aux besoins inextinguibles du cœur et de la conscience. Elle devrait donc, semble-t-il, accepter avec empressement la vérité religieuse que lui offre le christianisme, parfaitement capable — ses adhérents le proclament hautement — d'assurer le libre et harmonique développement de la vie morale et intellectuelle de l'homme tout entière. Et pourtant un grand nombre d'esprits, avides de vérité, hésitent à accepter l'Évangile, qui se dit éternellement vrai et sollicite comme tel une adhésion franche, complète. D'où viennent ces doutes qui empêchent le christianisme de s'emparer dès l'abord de tous les cœurs mis en contact avec lui? Ne serait-ce pas que les titres que ses défenseurs produisent habituellement en sa faveur, ne sont pas ses titres

les plus solides, n'ont pas une valeur réelle, incontestable? Ne serait-ce pas que la forme sous laquelle ils le présentent au monde, en voile la pure essence et en cache la véritable nature? Ne serait-ce pas que cette enveloppe vieillie qui recouvre l'Évangile, doit être rejetée pour laisser briller le fond éternel dans toute sa splendeur, pour le laisser rayonner dans toute sa force pénétrante et persuasive? N'est-ce pas qu'en faisant valoir en sa faveur des titres contestables et vivement contestés, nous obscurcissons l'éclat de l'Évangile, ce phare de la vie, et que, si au milieu de la crise orageuse que nous traversons, beaucoup d'entre nos frères font naufrage, faute de l'avoir aperçu, nous portons la responsabilité de leur perte?

Cette question se présente dans sa haute gravité à la méditation de tous ceux qui se consacrent à la propagation et à la défense du christianisme. Elle leur impose l'impérieux devoir d'examiner si la méthode employée ordinairement pour vaincre les doutes et les scrupules que l'Évangile rencontre dans le monde est la meilleure; si les armes dont on s'est servi avec plus ou moins de succès dans les siècles passés, sont capables d'entamer le siècle où nous vivons, ou si, à jamais émoussées, elles ne devraient pas céder la place à d'autres plus puissantes.

Quelles preuves l'apologétique traditionnelle nous fournit-elle pour démontrer la mission divine du Christ et l'éternelle vérité de son enseignement? Ce sont surtout les faits surnaturels qui, d'après la tradition sacrée, ont accompagné l'introduction du christianisme dans le monde, les faits prodigieux,

contraires aux lois de la nature, qui, confondant la raison, forcent, dit-on, l'homme le plus endurci dans le péché, de les attribuer à l'intervention directe de la divinité, de reconnaître ainsi que la personne, en faveur ou par l'intermédiaire de laquelle ces faits surnaturels se sont produits, est un envoyé divin, et par suite d'accepter son enseignement recommandé d'en haut. « La fin providentielle des miracles est de sanctionner la doctrine qu'ils accompagnent et pour laquelle ils réclament foi et soumission[1]. Ces manifestations de puissance impriment le sceau du ciel à l'enseignement des hommes chez qui elles apparaissent; le divin de l'acte implique et certifie le divin de l'enseignement; le sentiment religieux éveillé s'incline devant lui et s'écrie : c'est ici le doigt de Dieu! » Les miracles sont donc, d'après cette théorie, la garantie de l'origine divine du christianisme, c'est sur la foi des miracles accomplis par lui, que nous devons croire à la mission supérieure du Christ. C'est, on le voit, une preuve matérielle, une preuve d'autorité, indépendante du contenu de la révélation, que nous fournit l'apologétique traditionnelle. Elle consiste au fond à présenter le christianisme comme un fait absolument étranger à l'âme humaine, un fait que la conscience religieuse et morale ne peut s'assimiler, que par conséquent il faut lui faire accepter au nom d'une autorité extérieure. Elle suppose en un mot un dualisme profond entre le divin et l'humain, un antagonisme radical entre l'âme humaine et l'Évangile.

On ne se contente plus, de nos jours, d'affirmer

[1] Voyez Jalaguier, ouvrage cité plus haut.

que ceux qui nient la valeur probante ou la réalité de ces faits surnaturels, dépouillent le christianisme de son meilleur moyen de défense. Bien des théologiens vont jusqu'à prétendre que le surnaturel fait le fond même du christianisme, que ce dernier tombe ou se maintient avec lui, et que contester le caractère surnaturel de l'Évangile, c'est détruire le contenu même de la foi.

D'autres, sans faire du surnaturel l'essence même du christianisme, prétendent que l'effet produit par les miracles du Christ lui était indispensable pour faire naître la foi en sa personne. Les disciples, dit-on, partageaient les espérances politiques des Juifs; or Jésus manquant du prestige de cette puissance, il lui fallait un moyen pour renforcer l'effet que produisait, il est vrai, sa parole, mais que les espérances trompées de son peuple menaçaient incessamment de détruire. Ce moyen, c'était le miracle[1].

Enfin l'on a prétendu que les Juifs n'admettaient d'autre preuve d'une mission divine que les miracles. Jésus savait que la valeur probante de ces faits est nulle, mais il en accomplit ou fit semblant d'en accomplir pour éveiller la foi, cédant ainsi à une nécessité du moment[2].

Parmi les adversaires de ces théories que nous venons de résumer, plusieurs nient le surnaturel[3] *a priori*. Dieu, disent-ils, ne peut intervenir dans le

[1] Voyez, par exemple, Flatt et Ammon, ouvrages cités.

[2] Renan, *Vie de Jésus*.

[3] Il va sans dire que dans tout notre travail nous conservons au mot de «surnaturel» le sens qu'il a ordinairement en théologie; nous ne le confondons pas avec ce que la philosophie peut appeler surnaturel, c'est-à-dire l'*esprit* supérieur à la *nature*. Cette confusion, qui règne

jeu des lois et des forces de la nature, parce qu'il le maintient et le dirige toujours. Une intervention supposerait l'absence habituelle de son action, absence que le sentiment religieux ni la philosophie ne peuvent admettre. Les lois de la nature étant l'expression vivante, la manifestation permanente de sa volonté et de sa sagesse, Dieu ne peut les suspendre pour répondre aux exigences d'une situation quelconque. Ces lois, voulues de Dieu, créées par lui, sont parfaites; elles suffisent donc à la réalisation de ses desseins. Supposer qu'elles n'y suffisent pas, et que Dieu soit obligé de les suspendre, de corriger son œuvre, c'est le rabaisser lui, l'être parfait, au rang d'un ouvrier maladroit.

Selon d'autres, que le surnaturel soit possible ou non, les faits dont il s'agit sont absolument incapables de jouer le rôle qu'on leur attribue. La réalité de ces faits étant admise, le caractère surnaturel ne saurait en être prouvé. L'unique conclusion à tirer de faits prodigieux, c'est que la cause immédiate en est peut-être inconnue jusqu'ici, mais rien ne nous autorise à prétendre que cette cause réside précisément en une intervention divine qui traverserait la série naturelle des causes et des effets. A y regarder de près, ces faits ne peuvent donc prouver ce que l'on suppose. D'ailleurs, continue-t-on, le prodige, en vertu de sa nature même, doit surtout frapper les sens, confondre la raison et l'imagination. Il ne saurait donc produire un effet durable, pénétrant

par exemple dans les ouvrages de M. Guizot : *L'Église et l'État*, et *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, pourrait donner lieu à de graves méprises.

jusqu'à ces profondeurs de l'âme humaine où jaillit la source de la foi, et si le christianisme rencontre tant d'hésitations et de doutes, c'est que ses défenseurs, négligeant de s'adresser exclusivement à cette partie de l'homme qui offre le plus de prise à l'action de l'Évangile, s'appuient surtout, pour en démontrer la divine origine, sur des faits qui inspirent à notre siècle une répugnance invincible. Le miracle ne peut rien prouver, il a trop besoin d'être prouvé lui-même.

En présence de ces affirmations contradictoires nous ne pouvons nous soustraire au devoir de nous former une opinion personnelle sur la question, car il s'agit de savoir quelle méthode nous emploierons nous-même pour défendre l'Évangile, à quelle partie de l'âme nous nous adresserons de préférence afin de le faire accepter. Pour résoudre la question nous ne nous engagerons pas dans une longue et interminable discussion sur la possibilité du miracle, sur le rôle qu'il peut jouer dans une révélation divine, sur la réalité des prodiges qui doivent en particulier recommander le ministère de Jésus. Si sûre que pût nous sembler cette voie, on nous reprocherait toujours de nous être placé sur un terrain ou trop abstrait ou trop subjectif, de nous être laissé guider par des préférences secrètes, et d'avoir fixé le résultat de notre examen avant que de l'avoir entrepris. Il nous paraît plus prudent de ne pas trop nous fier à notre raison individuelle, mais d'aller au plus pressé et de nous orienter dans cette grave question à la lumière de la conscience religieuse la plus pure qui ait jamais éclairé le monde.

Quelle valeur apologétique Jésus a-t-il attribuée à ses miracles? S'il a fait des prodiges, était-ce pour prouver sa mission divine? A-t-il voulu qu'on acceptât sa personne et son enseignement sur la foi de faits extraordinaires accomplis par lui? Sur quelle base voulait-il établir le Royaume de Dieu qu'il était venu fonder? La foi au miracle devait-elle dans sa pensée faire partie intégrante de la religion chrétienne? Telle est la question que nous nous proposons d'examiner. Dans nos débats religieux on néglige trop souvent l'enseignement de Jésus. Oubliant cette parole de l'Évangile : « Vous n'avez qu'un docteur, le Christ, » on se demande avant tout ce qu'ont dit sur la question débattue tels ou tels docteurs de l'Église, sans examiner si leur pensée répond à celle de Jésus. Et pourtant la parole du Christ devrait, semble-t-il, occuper le premier rang dans nos discussions, c'est elle qu'il faudrait consulter tout d'abord pour savoir ce qui fait l'essence de notre religion. N'est-ce pas le fondateur de notre religion qui nous dira le mieux en quoi elle consiste et à quel titre il la présente à notre foi? Quant à nous, persuadé que Jésus est et demeurera notre Grand-Maître en religion, nous nous en tiendrons à sa parole, dans la ferme conviction qu'en y restant fidèle, nous resterons fidèle à la vérité.

Heureusement nous avons, sur le sujet qui nous occupe, des déclarations de Jésus, formelles, catégoriques, dont l'authenticité est garantie contre les atteintes de la critique la plus soupçonneuse par leur singulière profondeur, leur haute originalité,

qui tranche sur les opinions communes aux disciples du Christ et à son peuple.

Plus les paroles de Jésus seront en contradiction directe, frappante avec les opinions du temps, plus elles porteront le cachet de l'authenticité.

Nous analyserons d'abord et surtout les paroles de Jésus contenues dans les évangiles synoptiques; nous ferons suivre cette étude d'un appendice destiné à comparer avec le résultat obtenu, l'enseignement que renferment les principaux passages du quatrième évangile. Le caractère particulier de cet évangile nous fait un devoir de distinguer nettement les paroles qu'il attribue au Maître, de celles que lui prêtent les trois premiers évangiles.

CHAPITRE PREMIER.

VALEUR APOLOGÉTIQUE ATTRIBUÉE PAR JÉSUS A SES MIRACLES, D'APRÈS LES SYNOPTIQUES.

> Cette génération est mauvaise, elle demande un signe, et il ne lui en sera point donné, si ce n'est le signe de Jonas (Luc XI, 29).

I. Jésus s'étant attribué dans ses actes et dans sa prédication une autorité supérieure à celle de l'antique loi mosaïque, les Pharisiens, gardiens sévères de cette loi, lui demandent un « signe du ciel » qui puisse prouver qu'en s'élevant au-dessus des prescriptions de Moïse faites au nom du Dieu d'Israël, le hardi novateur accomplit une mission vraiment divine, qu'en opposant l'autorité de sa personne à celle du prophète vénéré, il se fonde sur la volonté du

Très-Haut[1]. Que Jésus leur fasse voir un signe venant directement du ciel, démontrant sans réplique qu'il est lui, une personne sacrée, que son œuvre est autorisée et protégée par Dieu, et les Pharisiens se soumettront, ils croiront en lui. Voyant le doigt de Dieu dans ses actes, ils sentiront l'esprit de Dieu dans son enseignement. Voilà donc notre Maître mis en demeure de déclarer quelle valeur il attache à ces faits matériels, merveilleux, qui, selon l'opinion répandue parmi nous comme parmi le peuple juif, sont le témoignage le plus convainquant en faveur de sa mission divine et de la vérité de sa parole. Va-t-il faire voir ce signe aux Pharisiens, ou bien les renverra-t-il aux prodiges que, selon la tradition, il a déjà accomplis, par exemple sa marche sur la mer, la tempête apaisée, la multiplication des pains? Va-t-il déclarer ainsi que c'est réellement sur la foi de ces prodiges qu'ils doivent embrasser sa religion tout intérieure, toute spirituelle, qui n'a que faire des prescriptions formalistes, extérieures de la loi? Nullement; l'évangéliste nous rapporte que la demande des Juifs attrista profondément Jésus, et qu'il déclara sous forme même de serment qu'il ne leur serait point accordé de signe. « Pourquoi, s'écria-t-il, pourquoi cette génération demande-t-elle un signe? Je vous le dis en vérité, il ne sera point accordé de signe à cette génération[2]. » Et les ayant laissés, il rentra dans la barque et passa à l'autre bord. — Quel motif Jésus avait-il pour refuser aux Juifs le miracle qu'ils lui demandaient à

[1] Marc VIII, 11 et suiv.; comp. Matth. XVI, 1 et suiv.

[2] Εἰ δοθήσεται, traduction d'une formule de serment hébraïque.

grands cris? S'ils ne voient un signe du ciel, rien au monde ne pourra les convaincre que cet audacieux prédicateur, qui renverse la foi de leurs pères, est un envoyé de Dieu, et il déclare qu'il ne leur sera point accordé! Jésus ne nous enseigne-t-il pas ainsi que dans sa pensée le miracle était incapable de porter la conviction dans les esprits rebelles, de dissiper leurs doutes, de lui gagner les âmes? Ne déclare-t-il pas que le prodige ne pouvait ni fournir une preuve irrécusable de la vérité de son enseignement, ni imprimer à sa personne et à son œuvre un cachet divin? Jésus pensait donc qu'il portait en lui-même ses titres à la foi, que sa parole impliquait la preuve de sa vérité divine[1].

Mais, me dira-t-on, si Jésus refuse ce signe du ciel, ce n'est pas qu'il le juge absolument incapable de faire naître la foi. Il avait devant lui des ennemis dont les doutes inspirés par la malveillance n'étaient pas sincères, et il savait que malgré leurs protestations, ils auraient persisté dans leurs intentions hostiles, en présence même du prodige le plus éclatant. De là son refus.

Cette objection, spécieuse au premier abord, tombe devant le but même qu'on assigne au miracle. Ne doit-il pas faire reconnaître la présence de Dieu précisément aux hommes les plus endurcis dans le péché? Ne doit-il pas confondre l'incrédulité la plus obstinée, et s'il s'en montre incapable, en quoi donc

[1] Selon le premier évangile Jésus aurait ajouté : « si ce n'est le signe de Jonas ». Cette parole, que nous regardons comme la répétition, due à l'évangéliste, d'une autre parole de Jésus, trouvera son explication plus tard.

consiste sa vertu? D'ailleurs, on le verra plus loin, Jésus fit la même réponse à un homme qui, certes, n'était rien moins qu'animé d'intentions hostiles, et qui lui demandait sincèrement, sérieusement une preuve de sa mission divine qui pût achever de porter la conviction dans son âme partagée entre le doute et la foi. Enfin, les Pharisiens adressent leur demande à Jésus, publiquement. Dans la foule qui l'entoure il y a peut-être plus d'une âme indécise, flottante, qu'un acte de toute-puissance, entourant sa personne d'une auréole divine, gagnera définitivement à Jésus. S'il attache la moindre force probante au miracle, pourquoi ne saisit-il pas l'occasion pour déraciner leurs doutes?

II. Sans nous arrêter aux conséquences qui nous semblent découler de la déclaration de Jésus, examinons la réponse étonnante qu'il fit aux Juifs qui lui demandaient une seconde fois un miracle pour justifier son mandat. Elle nous dira en termes clairs et nets sur quelle base le Christ voulait établir le Royaume de Dieu sur la terre, à quelle marque il voulait qu'on reconnût l'origine divine de son œuvre. Écoutons le récit de Luc XI, 16, 29–36. «D'autres, le tentant, lui demandaient un signe du ciel.» Or le peuple s'assemblant en foule, Jésus se mit à dire: «Cette génération est mauvaise, elle demande un signe et il ne lui sera point donné de signe, si ce n'est le signe de Jonas. Car comme Jonas fut un signe aux Ninivites, ainsi le fils de l'homme sera un signe à cette génération. Des hommes de Ninive se lèveront lors du jugement contre cette génération

et la condamneront; car ils se convertirent à la prédication de Jonas, et voici, plus que Josas est ici. Une reine du Midi s'élèvera lors du jugement contre les hommes de cette génération et la condamnera; car elle vint des extrêmes limites de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et voici plus que Salomon est ici[1]. »

Jésus, on le voit, repousse la prière des Juifs. Il ne veut pas forcer leur foi par un miracle, mais, revêtant sa pensée d'un tour paradoxal, plein de sel, fait pour frapper les esprits et réveiller les consciences, il leur déclare formellement qu'ils n'auront d'autre signe que celui de Jonas, qu'il est lui-même un signe au même titre que Jonas et Salomon l'ont été, l'un pour les habitants de Ninive, l'autre pour la reine de Saba. Par quel fait merveilleux Jonas avait-il donc été un signe pour les Ninivites, et était-il parvenu à se faire accepter d'eux comme un envoyé divin? Par quels faits surnaturels Salomon avait-il attiré la reine du Midi? Jésus nous l'explique lui-même : c'est à la *prédication* du prophète que les Ninivites se convertirent, c'est la *sagesse* de Salomon qui captiva la reine de Saba. Jonas avait été un signe par son enseignement, Salomon par sa sagesse; c'est le même signe que Jésus offre à ses contemporains et à l'humanité tout entière, et ils n'en auront pas d'autres! La conver-

[1] Nous avons transposé les vers. 31 et 33. Ce changement n'altère pas la pensée de Jésus; au contraire, il y rétablit l'ordre naturel conservé d'ailleurs par Matth. XII, 41-42. Jésus ayant dit qu'il serait un signe au même titre que Jonas, explique d'abord le signe de Jonas; puis, pour donner plus de clarté encore à sa pensée, il ajoute que ce signe est le même que Salomon donna à la reine du Midi.

sion des cœurs, la vie nouvelle provoquée à la fois par la sagesse divine de son enseignement et par l'influence irrésistible de sa personne sainte et pure: voilà la seule preuve que Jésus nous donne de sa dignité supérieure. La révélation qu'il apporte aux hommes porte en elle-même la marque de sa divine origine, sa vérité se manifeste directement à l'âme humaine. L'écho que l'Évangile trouve naturellement dans nos cœurs, le témoignage que la conscience rend infailliblement à la vérité religieuse, à l'idéal moral révélé par Jésus: c'est là le fondement sur lequel notre Maître veut établir le christianisme, et ce fondement est tout intérieur, tout spirituel et moral! Il déclarait que la religion qu'il apportait au monde, pouvait se passer d'un appui matériel, d'une recommandation extérieure, et qu'il n'avait pas besoin du sceau du merveilleux pour lui imprimer le cachet du divin. Il avait confiance dans l'évidence interne de sa parole, dans la puissance intrinsèque de la vérité. Or sa mission consistait précisément à révéler la vérité dans toute sa pureté, elle devait donc se légitimer elle-même. Ce qui justifie le mandat du Christ, c'est ce mandat lui-même.

Et qu'on le remarque bien, la vérité de sa parole, qui se démontre victorieusement à la conscience humaine dès qu'elle lui apparaît, suffit pour convaincre non-seulement les «hommes de bonne volonté,» mais les esprits les plus rebelles. Voilà pourquoi Jésus adresse un reproche amer aux Juifs qui ne veulent pas se contenter de ce signe, et pensent que si un miracle ne vient garantir la certitude de son enseignement, ils ne peuvent légitimement y

reconnaître l'Esprit de Dieu. Il les marque au front d'un trait brûlant. « Cette génération, s'écrie-t-il, est une génération mauvaise, adultère[1]! » La prédication de Jonas lui suffit pour se faire accepter des Ninivites comme un envoyé de Dieu. Il ne leur fit voir aucun signe dans le ciel; il se contenta de leur prêcher la sainte volonté du Très-Haut, il en appela à leur conscience pour témoigner de la vérité de sa prédication, et dans cette voix intérieure ils reconnurent la voix de Dieu, ils se convertirent. De même, dit Jésus aux Juifs, ma prédication doit me suffire pour me faire accepter de vous comme l'envoyé de Dieu. Mon enseignement porte en lui-même, plus même que celui du prophète, la preuve de son origine céleste; il trouve une confirmation puissante, que n'avait pas celui de Jonas, dans la pureté de ma vie qui réalise complétement cette vérité que je prêche. Si donc les Ninivites se sont convertis à la prédication de Jonas, combien plus facilement devriez-vous vous convertir à la mienne! La sagesse de Salomon lui suffit pour attirer à lui d'un pays lointain, une reine du Midi; il la captiva non par des signes, mais par sa parole capable d'éclairer le sentier obscur de la vie; combien plus ma sagesse supérieure, unissant les âmes plus étroitement à Dieu, devrait-elle vous captiver! Aussi bien la reine du Midi et les Ninivites se lèveront contre vous au jour du jugement, et vous condamneront, car il y a ici plus que Jonas, plus que Salomon!

Devant ce sublime enseignement de Jésus, tout ce qu'on a dit de la nécessité du miracle pour provo-

[1] Ce dernier mot a été conservé par Matth. XII, 39.

quer la foi et l'accommodation du Sauveur aux exigences de la situation, ne tombe-t-il pas comme par enchantement? Et si le prodige avait été à ses yeux un moyen de persuasion véritable, indispensable, refuser de le mettre en œuvre, n'eût-ce pas été tenter Dieu et courir de gaîté de cœur à sa perte?

Avant de quitter cette scène, il nous reste à examiner le récit qu'en donne le premier évangile. Selon Matthieu, Jésus aurait proposé une explication du signe de Jonas, contraire à celle que rapporte Luc. Si chez Luc il refuse absolument tout signe matériel, il en promet un d'après le premier évangile. Voici le récit de Matthieu XII, 38-42: «Quelques-uns des Scribes et des Pharisiens lui répondirent en disant: Maître, nous voulons voir de toi un signe. 39. Mais lui, répondant, leur dit: La génération méchante et adultère demande un signe, et un signe ne lui sera point accordé, si ce n'est le signe de Jonas. 40. Car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. 41. Des hommes de Ninive s'élèveront lors du jugement contre cette génération et la condamneront, car ils se convertirent à la prédication de Jonas, et voici plus que Jonas est ici. 42. Une reine du Midi s'élèvera lors du jugement contre cette génération et la condamnera, car elle vint des extrêmes limites de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et voici plus que Salomon est ici.»

Selon les deux relations, Jésus nous renvoie, ainsi que les Juifs, ses contemporains, au signe de Jonas,

comme garantie de sa divine mission. Mais d'après le récit de Luc, ce signe de Jonas c'est sa prédica-dication, remuant les consciences des Ninivites; c'est cette même prédication, confirmée par une vie sainte qui, elle aussi, est une prédication vivante, que Jésus donne pour tout signe à ses contemporains. Selon le v. 40 de la relation de Matthieu, le signe de Jonas aurait été son séjour dans le ventre d'un poisson inconnu, et sa réapparition miraculeuse au bout de trois jours; c'est un signe semblable, plus miraculeux encore, son séjour de trois jours dans la tombe, suivi de sa glorieuse résurrection, que Jésus promet aux Juifs. D'après le troisième évangile, il en appelle, pour se justifier, à un témoignage intérieur, spirituel, à un fait moral qu'il ne peut appeler « signe » que par une hardie métaphore destinée à donner à sa pensée plus de force; au dire du premier, il en appelle à un fait extérieur, matériel, qui se produira dans un temps plus ou moins éloigné. A en croire la troisième relation, il refuse le miracle; d'après la première, il l'accorde. Jésus n'ayant pu dire oui et non, il faut choisir. La plupart des anciens apologètes, des exégètes modernes même[1] optent en faveur de Matthieu, et partent de là pour prétendre que Jésus a réellement accordé une valeur apologétique au miracle. Si Jésus, nous dit-on, refuse pour le moment d'accorder un signe, c'est qu'il est irrité de ce que des gens qui l'ont vu accomplir des miracles éclatants lui en demandent un nouveau pour se laisser convaincre.

[1] Voyez, par exemple, Storr, dans la *Revue* de Flatt et le *Commentaire* de Meyer.

Il vient entre autres de multiplier les pains (Luc IX); si ce miracle n'a pas suffi pour l'accréditer auprès des Juifs comme un envoyé de Dieu, tout autre prodige qu'il pourrait faire ne les convaincrait pas davantage. Voilà pourquoi il ne leur en montrera pas d'autre, se bornant à les renvoyer à sa résurrection future. Jésus, continue-t-on, en appelle donc à la fois aux miracles déjà accomplis, et à un miracle qui se produira plus tard, pour attester l'authenticité de sa mission. Ce miracle, il est vrai, les Juifs ne devaient pas en être témoins eux-mêmes; en punition de leur incrédulité obstinée, ils ne devaient en avoir connaissance que par ouï-dire, de même que les Ninivites n'avaient été convertis que par le récit du prodige, confirmé, sans doute, par d'autres miracles accomplis sous leurs yeux.

Il est impossible, ce nous semble, de comprendre plus mal la pensée de Jésus; c'est l'évangile de Luc qui l'a conservée dans toute sa pureté, il n'est pas difficile de le démontrer. Et d'abord écartons une critique qu'on pourrait être tenté de faire au rapport de temps établi dans le v. 40 entre le séjour de Jonas dans le ventre d'un poisson et celui de Jésus dans la tombe. Ce rapport est inexact, cela est incontestable; Jésus n'est pas resté trois jours et trois nuits au sein de la terre; mais cette objection est, à nos yeux, d'une importance minime, car on pourrait peut-être répondre que l'expression « trois jours et trois nuits » ne doit désigner en général qu'un temps très-court. — Voici qui est plus concluant: Jésus se trouve en présence des Juifs, qui lui déclarent qu'un miracle accompli sous leurs yeux

pourra seul imprimer à sa doctrine un caractère divin devant lequel ils s'inclineront; que ce prodige s'accomplisse, ils y verront le doigt de Dieu, ils croiront en son Envoyé. Que fait Jésus? Il les renvoie à un miracle qui s'accomplira, il ne dit pas quand, ni pourquoi, et qui semble si peu motivé, tellement merveilleux qu'il doit nécessairement renforcer leurs doutes, au lieu de les dissiper. Si Jésus avait réellement renvoyé les Juifs à sa résurrection future, la pensée qu'il voulait les tromper ne devait-elle pas se présenter à leur esprit soupçonneux, et, loin de confondre leur incrédulité, leur fournir un nouveau sujet d'accusation, étouffer à tout jamais dans leur cœur tout germe de foi qui pouvait s'y trouver? En second lieu, Jésus ressuscité fut-il donc réellement «un signe» pour les Juifs incrédules? Leur apparut-il pour confondre leurs doutes? Nullement; selon la tradition il n'est apparu qu'à ceux qui croyaient déjà en lui, à ses disciples; comment donc eût-il pu dire à ses adversaires que sa résurrection leur serait un signe? Il aurait donc promis ce qu'il ne devait pas tenir? Et puis, le séjour de Jonas dans le ventre d'un poisson n'avait été un signe pour personne, les Ninivites n'avaient pas été témoins de sa délivrance miraculeuse, faite dans un pays lointain. — Elle leur a été annoncée, dit-on, et confirmée par d'autres miracles. — C'est là une affirmation toute gratuite, les textes n'en savent absolument rien. Et que parle-t-on de la valeur probante du miracle, s'il a besoin lui-même d'être confirmé? Ce second miracle, qui doit prouver la réalité du premier, devra à son tour être confirmé par un

troisième, le troisième par un quatrième, on n'en finira jamais. Ne voit-on pas que l'hypothèse, conduisant à l'absurde, se ruine elle-même? En outre, si Jésus avait réellement établi un rapport de similitude entre sa résurrection et celle de Jonas, il aurait comparé également la foi des Ninivites, éveillée par ce miracle, avec l'incrédulité des Juifs, persistant après sa résurrection même. Mais il n'est pas question de l'incrédulité future des Juifs, il s'agit des doutes d'adversaires que Jésus a en ce moment même devant lui et qui restent indifférents en présence du signe qui avait provoqué la conversion des Ninivites. Ce signe ne pouvait donc pas être un fait non encore accompli. Enfin, si Jésus renvoie les Juifs au miracle de sa résurrection, reconnaissant ainsi, semble-t-il, la justesse de leur demande, pourquoi leur adresse-t-il un reproche amer, pourquoi leur dit-il « vous êtes une génération mauvaise, adultère? » Ce blâme ne leur dit-il pas clairement qu'il ont tort de voir dans le miracle une manifestation du divin? Mais alors, comment supposer qu'il leur accorde ce qu'il leur reproche précisément de lui demander?

Toutes ces raisons nous font douter que l'explication du signe de Jonas contenue dans le verset 40 de Matthieu soit plus authentique que celle de Luc. L'authenticité de cette dernière est garantie surtout par ce fait qu'elle nous élève sur ces hauteurs spirituelles où la pensée de Jésus nous transporte habituellement, et contredit formellement les espérances et les préjugés des Juifs, tandis que celle de Matthieu les confirme. Ou bien concevrait-on que le

disciple eût inventé cet enseignement qui contredisait ses préjugés à lui, et que sa pensée se fût élevée plus haut que celle du Maître!

A ces considérations s'en ajoute une autre, faite pour dissiper tous nos doutes, c'est que le contexte du verset 40 de Matthieu, entièrement d'accord avec la relation de Luc, reproduisant même la pensée de Jésus dans l'ordre le plus naturel, exclut sans retour l'explication proposée dans ce verset. A y regarder de près, ce verset n'est pas seulement en contradiction manifeste avec les paroles de Jésus rapportées par Luc, il forme une dissonnance étrange avec le reste de l'explication contenue dans les versets qui le suivent lui-même dans le premier évangile. Ce sont ces versets (41 et 42), d'accord avec ceux de Luc, qui contiennent seuls la pensée authentique du Maître. En effet dans le verset 41 Jésus déclare formellement que le signe de Jonas fut uniquement sa prédication, il n'a donc pas dit que ce fut son séjour dans le ventre d'un poisson. Dans le verset 42 Jésus affirme qu'il ne donnera aux Juifs d'autre signe que la sagesse de Salomon, attirant la reine de Saba; si le verset 40 était authentique, Jésus aurait dit aux Juifs : « Vous verrez un signe matériel, la résurrection de mon corps, et vous n'en verrez pas plus que la reine de Saba! » On le voit, le verset 40 trouble le développement de la pensée de Jésus. Qu'on l'omette, et ce développement devient parfaitement clair, parfaitement régulier. « Vous demandez un signe? vous n'en aurez pas d'autre que la prédication de Jonas et la sagesse de Salomon. » Comment Jésus eût-il pu dire que la résurrection de son corps, fait

extérieur, matériel, devait être un signe au même titre que la sagesse de Salomon, phénomène tout spirituel et moral? Le verset 40, cela est donc bien constaté, contient une interprétation non authentique, fausse, impossible, de la pensée de Jésus; elle est condamnée sans appel par l'explication que Jésus a donnée lui-même de sa parole et que l'évangéliste a rapportée, sans s'apercevoir de la contradiction qu'il mettait dans la pensée du Maître. Faut-il s'étonner que le narrateur évangélique, imbu jusqu'à un certain point des préjugés de son peuple, ne se soit pas élevé dès l'abord à la pleine intelligence de la pensée spiritualiste de Jésus? Pour cela il faudrait ignorer complétement la faiblesse de l'esprit humain, incapable de se débarrasser en un clin d'œil de ses préjugés comme d'un vêtement usé qu'on jetterait sans plus y songer. Il faudrait ignorer combien nous-mêmes, enfants du XIX^e^ siècle, nous avons de peine à comprendre mainte parole du Christ qui heurte de front nos préjugés tout aussi tenaces, tout aussi grossiers.

Ainsi l'enseignement authentique de Jésus nous démontre jusqu'à l'évidence qu'il n'avait pas besoin du surnaturel pour se faire accepter, qu'il n'avait pas besoin du sceau du merveilleux pour imprimer du dehors à sa personne et à sa parole le cachet du divin. Ce cachet divin, son enseignement le porte en lui-même; sa valeur, sa crédibilité réside, Jésus le déclare formellement, non dans le miracle qui devait l'accompagner et dans l'effet stupéfiant qu'il devait produire sur la raison déroutée, mais dans l'adhésion immédiate, naturelle, qu'il trouve dans

toute conscience sincère, dans la profonde rénovation religieuse et morale qu'il opère. La vérité et la puissance interne de sa parole, l'attrait irrésistible de sa vie d'amour et de sainteté, qui communique à cette parole une force conquérante nouvelle, l'expérience intime faite par l'homme que Jésus est « le chemin, la vérité et la vie » : voilà le roc inébranlable sur lequel il voulait établir la foi chrétienne, et il n'en connaissait pas d'autre ! L'affinité de la conscience et de la vérité, l'harmonie préétablie entre ce qu'il y a de religieux en nous et la vérité religieuse pure, l'attraction puissante que la sainteté de Jésus exerce sur l'âme humaine, en la transformant à son image, c'est-à-dire à l'image de Dieu, voilà le levier puissant au moyen duquel notre Maître voulait soulever le monde et le jeter aux pieds de son Père !

C'est le seul moyen de persuasion qui soit à sa disposition ; tout autre, dont le préjugé lui conseillerait d'essayer, est frappé d'impuissance, il l'affirme hautement dans la parabole de l'homme riche[1].

III. Le mauvais riche, dont la conscience a été réveillée par les tourments que ses égarements ont amenés à leur suite, songe à ses frères qui, par les mêmes fautes, s'exposent au même châtiment. Désirant qu'ils évitent ces tourments par un sérieux retour sur eux-mêmes, il s'adresse à Abraham et le supplie de leur envoyer Lazare, afin de les avertir et de les porter à s'amender. Abraham lui répond : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. »

[1] Luc XVI, 19-31.

Non, père Abraham, s'écrie le riche, mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils s'amenderont. Et Abraham lui dit: «S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas non plus persuadés, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.» Ici Jésus déclare formellement à qui «a des oreilles pour entendre» que le prodige le plus stupéfiant, le plus contraire aux lois de la nature, serait incapable d'arracher à son indifférence religieuse et morale celui qui ne se sentirait pas remué, ébranlé par la prédication de Moïse et des prophètes. Celui qui n'écoute pas cette prédication, destinée à ramener les hommes à Dieu par des moyens spirituels, celui qui n'y voit pas l'expression de la volonté divine, celui-là restera parfaitement indifférent en face d'un miracle qui tout au plus excitera sa vaine curiosité, ou qui éblouira son imagination pour un moment, mais qui se montrera incapable de renouveler les dispositions du cœur et de réveiller la conscience précisément parce qu'il ne s'adresse ni au cœur, ni surtout à la conscience. Ainsi, selon Jésus, l'enseignement d'un prophète parlant à la conscience est une preuve plus puissante qu'il est un envoyé de Dieu, que tous les miracles qu'il pourrait accomplir. Il n'a pas besoin d'autre sanction que le souffle de l'esprit divin qui l'anime et dont l'action vivifiante se fait sentir directement à l'âme. Jésus ne connaît pas d'autre moyen de persuasion que la prédication. D'après lui, le miracle ne convertit personne, un enseignement religieux ne gagne rien à être accompagné de ces démonstrations impuissantes; il ne perd rien à être privé d'un appui qui ne mérite pas

ce nom. Dès lors nous comprenons pourquoi Jésus déclarait qu'il ne donnerait d'autre « signe, » d'autre garantie de la vérité de sa prédication, que sa prédication même. Elle était plus persuasive que celle de Moïse et des prophètes. Il prêchait non pas seulement un Dieu-Législateur, portant à l'accomplissement de sa volonté par des menaces et des châtiments, mais un Dieu-Amour qui, par l'amour, veut gagner le cœur de ses enfants. Celui qui résisterait à ses témoignages d'amour, qui saisissent l'homme au plus profond de son être, celui-là « ne serait pas non plus persuadé quand même un mort ressusciterait. » Cette parole incisive du Christ ne condamne-t-elle pas sans retour cette théorie qui nous enseigne que la force intrinsèque de son enseignement ne suffit pas pour éveiller la foi, et qu'il faut le miracle pour transformer son témoignage humain en témoignage divin, pour faire de sa parole, la vérité et la parole de Dieu?

IV. Le récit de Marc XI, 27 et suiv.[1], nous permet de recueillir une nouvelle déclaration de Jésus sur la nature de la preuve de sa divine mission. Jésus vient de faire son entrée à Jérusalem. Il a accepté les hommages enthousiastes du peuple, puis il est allé au temple, il en a chassé les vendeurs et annoncé que ce temple de pierres qui ne commande plus même le respect extérieur, sera remplacé par un autre temple, ouvert à tous les peuples de la terre. Par son action hardie il s'est arrogé un droit qui ne revient qu'à l'autorité supérieure, chargée du main-

[1] Comp. Matth. XXI, 23 et suiv.; Luc XX, 1 et suiv.

tien de la loi ; par sa parole audacieuse, témoignant d'une confiance admirable dans le succès de son œuvre, il a déclaré que l'ancienne économie avec son particularisme étroit a fait son temps, et qu'il la remplacera par une nouvelle religion, capable d'embrasser toutes les nations. Les sacrificateurs, les scribes viennent le trouver, et lui demandent en vertu de quelle autorité il a commis cet acte audacieux, prononcé ces paroles sacriléges. Jésus, répondant, leur dit : « Je vous demanderai aussi une chose, et si vous me répondez, je vous dirai par quelle autorité je fais ces choses. Le baptême de Jean venait-il du ciel ou des hommes? Répondez-moi. » On a dit[1] que la réponse de Jésus a simplement pour but d'échapper aux questions embarrassantes et inquisitoriales de ses adversaires, que, ne voulant pas fournir lui-même des preuves écrasantes à l'accusation qu'ils allaient lancer contre lui, il hésite à se prononcer sur sa dignité supérieure et tâche de sortir d'embarras en posant à ses ennemis une question plus embarrassante encore que la leur. — Tel n'est pas le sens des paroles de notre Maître; sa réponse a une portée plus haute, elle contient sous forme indirecte une leçon des plus élevées sur le signe auquel les Juifs auraient dû reconnaître sa dignité et la vérité de son enseignement. Saisis par la prédication austère de l'ermite du Jourdain, ils étaient rentrés en eux-mêmes et s'étaient fait baptiser en grand nombre. Sa voix mâle et sévère, leur prêchant la repentance, était allée droit à leur conscience. Dans l'accord de cette voix intérieure avec les exhortations

[1] Voyez, par exemple, *Charakterbild Jesu*, p. 233.

du Baptiste ils avaient reconnu sa mission providentielle, et l'avaient accepté comme un envoyé de Dieu. « Le Baptiste, dit Jésus, n'a fait aucun miracle pour légitimer ses actes et ses paroles; l'autorité morale de sa prédication a suffi pour faire reconnaître par vous-mêmes son origine céleste, pourquoi donc refuseriez-vous de reconnaître au même signe l'origine également divine de la mienne? Si je ne fais pas de prodiges, vous n'avez pas le droit de me rejeter, car vous n'avez pas rejeté Jean qui n'en a pas fait plus que moi. Interrogez votre conscience, ne témoigne-t-elle pas de la vérité de mon enseignement, de mon caractère divin? Ne vous dit-elle pas qu'en me suivant, vous suivrez la voix de Dieu, vous avancerez dans la voie de la sanctification? Dès lors, qu'est-il besoin d'un autre signe? » — Jésus proclame de nouveau l'absence complète de la valeur apologétique qu'on attache au miracle. Selon lui, la vérité d'un enseignement religieux se reconnaît, non aux miracles qui viendraient l'illustrer, mais aux progrès qu'il fait faire dans la voie de la sanctification. « Ma parole, dit-il à ses contemporains et à nous, ma parole vous conduit-elle à Dieu? Eh bien, elle est inspirée par son Esprit saint, acceptez-la avec foi et amour! »

V. A ces déclarations dont la portée est immense, vient s'en joindre une autre très-significative, que Jésus fit au Baptiste lui-même. Celui-ci s'était élevé à l'idée sublime que le royaume fondé par le Messie devait être avant tout un royaume spirituel et moral, et, non content d'en annoncer avec une étonnante

confiance le prochain avénement, il s'était mis à le préparer en prêchant la conversion des cœurs. Toutefois ses espérances n'étaient pas entièrement dégagées des idées vulgaires du temps. Il avait annoncé également que le Messie châtierait ceux qui, à son avénement, n'auraient pas changé de sens, qu'il séparerait les méchants d'avec les convertis pour les exterminer, qu'il inaugurerait son règne par cet acte de puissance matérielle. Aussi, quand Jésus, en qui il avait reconnu, semble-t-il, un instrument de Dieu pour le salut de son peuple, ne fit aucune action d'éclat qui eût pu prouver qu'il était le roi attendu, le Baptiste se prit à douter que ce fût là celui dont il avait préparé la voie et aplani le chemin. Pour sortir de son incertitude, il prit le chemin le plus direct. Il s'adressa à Jésus lui-même et lui fit demander par deux de ses disciples : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? » Jésus répondit : « Allez et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez. Les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Évangile est prêché aux pauvres. Et bien heureux est celui qui ne se scandalisera pas de moi[1] ! — Vous le voyez, s'écrient la plupart des interprètes, le Maître, pour s'accréditer, en appelle à ses miracles. — Nullement, dirons-nous; une étude plus profonde de la parole de Jésus conduit au résultat tout opposé. Jésus en appelle à une preuve toute spirituelle et morale. Et d'abord, l'histoire ne connaît pas ces nombreuses résurrections auxquelles

[1] Matth. XI, 2-6; Luc VII, 19-23.

ce passage, pris dans le sens propre, matériel, nous renverrait. En second lieu, les prodiges que Jésus aurait cités ici aux envoyés du Baptiste, se sont-ils donc réellement accomplis sous leurs yeux, de manière qu'il eût pu dire: «Rapportez à Jean ce que vous voyez et entendez?» Luc, il est vrai, a inséré dans son récit une glose portant que Jésus, en ce moment même, était entouré d'une foule de malades qu'il venait de guérir; mais, s'il avait été réellement entouré d'une foule de malades guéris par lui, de morts ressuscités à sa voix, comment le Précurseur eût-il pu douter que ce fût là le roi attendu? Comment s'expliquerait-on ses scrupules, son incertitude? D'ailleurs les paroles de Jésus sont empruntées à des passages prophétiques décrivant l'œuvre de délivrance du peuple juif; en les citant, il veut dire évidemment que cette œuvre s'accomplit en ce moment dans toute son étendue. Dans ces passages[1] il est dit: « Les yeux des aveugles s'ouvriront, et les oreilles des sourds seront débouchées. Le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet chantera avec triomphe. L'esprit de l'Éternel est sur moi, car Jéhovah m'a oint pour porter aux pauvres un heureux message. » Ces paroles sont prises au sens figuré. Conçoit-on que Jésus qui en appelle partout à son œuvre spirituelle pour justifier son mandat, les eût prises au sens propre, matériel, pour faire du miracle la marque de sa mission divine? Il y a du reste dans les évangiles plus d'un passage qui prouve qu'à l'exemple du prophète, Jésus aimait à désigner par des images matérielles les guérisons

[1] Ésaïe XXXV, 5-6; LXI, 1.

morales qu'il opérait par sa puissante parole. Nous nous contenterons d'en citer un seul, le plus frappant. Luc IV, 16-21, il est dit: « Jésus, étant entré, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue, se leva pour lire. On lui présenta le livre du prophète Ésaïe, et ayant ouvert le livre, il trouva l'endroit où il était écrit: « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint; il m'a envoyé pour annoncer l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier la liberté aux captifs, et le recouvrement de la vue aux aveugles; pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression, et pour publier l'année favorable du Seigneur. » Et il ajouta: « Cette parole de l'écriture est accomplie aujourd'hui, et vous l'entendez[1]. »

Ce qui, à nos yeux, achève de démontrer que l'énumération des guérisons de Jésus doit être prise au sens figuré, c'est l'avertissement qu'il y ajoute: « Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi! » Comment donc Jean eût-il pu se scandaliser, douter de lui, si Jésus l'avait renvoyé à des prodiges, tels que la résurrection des morts? Il ne le pouvait que si Jésus se bornait, pour s'accréditer auprès de lui, à lui rappeler ses guérisons morales, les miracles accomplis par lui dans le domaine de l'esprit; car les espérances en partie matérielles du Baptiste pouvaient l'empêcher de voir en Jésus l'envoyé de Dieu, si ardemment attendu et désiré. Il est donc évident que Jésus, voulant attester l'authenticité de sa mission, cite ceux d'entre ses frères qu'il a guéris de la lèpre du péché, ceux à qui il a rendu le sens interne

[1] Comp. Matth. XIII, 14-16.

qui perçoit les vérités religieuses et morales; ceux dont l'âme glacée par le souffle du péché a été éveillée par lui à une vie nouvelle; ceux enfin qui, pauvres en esprit, c'est-à-dire sentant leur imperfection morale, ayant faim et soif de justice, ont accepté son Évangile et ouvert leur cœur à son influence sanctifiante. Il met donc la conscience du Baptiste en face de son activité bénie d'en haut; qu'elle juge, si cette résurrection des âmes qui dormaient du sommeil de la mort spirituelle est un témoignage assez éclatant de sa mission divine! Ici, comme partout ailleurs, Jésus s'adresse à notre conscience pour éveiller la foi en lui; sa lettre de créance, c'est uniquement le profond réveil religieux et moral qu'il opère dans l'humanité tout entière.

Le résultat, auquel nous conduit ainsi l'analyse des principaux passages où Jésus se prononce sur la valeur apologétique du miracle, se trouve confirmé par une série d'autres paroles d'une importance moindre, sur lesquelles nous pourrons passer plus rapidement.

VI. Le Maître ayant demandé à ses disciples pour qui ils le prennent, Pierre, inspiré d'en haut, s'écrie: «Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant.» Jésus lui répond: «Heureux es-tu, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux.[1]» Jésus attache un prix infini à la conviction de Pierre, parce qu'elle est toute spirituelle, toute morale, reposant uniquement sur un témoignage intérieur, celui de la conscience, la voix de Dieu en nous.

[1] Matth. XVI, 17.

VII. Ses disciples se réjouissant de posséder le don d'accomplir des actes extraordinaires, il leur dit: « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis; réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux, c'est-à-dire de ce que Dieu vous compte parmi ses enfants bien aimés[1]. » Les deux faits, Jésus les oppose l'un à l'autre, il n'attache de prix qu'au second; le premier, pris en lui-même, pouvant se produire sans l'autre, n'a aucune valeur religieuse.

VIII. S'il est vrai que Jésus a dit « de faux Christ et de faux prophètes s'élèveront et feront de grands signes et de grands prodiges pour séduire les élus mêmes, s'il était possible[2], » ces signes, ces prodiges ne pouvaient être, selon lui, la preuve infaillible de la mission divine de celui qui les accomplissait. Si les faux prophètes prétendent être en état d'accomplir des actes extraordinaires, merveilleux, ces actes ne peuvent être les signes distinctifs des véritables envoyés de Dieu. Ils sont sans connexion naturelle, nécessaire avec la vérité d'un enseignement quelconque; il faut donc, pour distinguer les vrais prophètes des faux prophètes, d'autres signes, et ces signes sont, au dire de Jésus, les effets religieux et moraux que leur parole est capable de produire. Nous conduit-elle à Dieu? elle est de Dieu, car ce qui nous conduit à lui ne peut venir que de lui. Chose étonnante! déjà l'auteur du Deutéronome s'était élevé à l'idée que le critère des vrais prophètes est la vérité interne de leur prédication. En effet, nous

[1] Luc X, 20. — [2] Marc XIII, 22; Matth. XXIV, 24.

lisons, ch. XIII, 1-3, ces mots d'une spiritualité merveilleuse : « S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un visionnaire, et qu'il te montre un signe ou un miracle, quand même s'accomplirait ce miracle, s'il te dit : suivons des dieux étrangers ou inconnus, et servons-les, tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète ou de ce visionnaire, le Seigneur, votre Dieu, vous tente. » Comment donc Jésus qui nous enseigne une religion tellement spiritualiste que le chrétien le plus accompli n'est jamais sûr de l'avoir comprise dans toute sa pureté et dans toute son élévation, comment Jésus se serait-il abaissé au-dessous du niveau du Deutéronome en proclamant que le miracle est une sanction infaillible de la vérité de l'enseignement du prophète?

IX. Suivant une autre parole rapportée par l'Évangile, Jésus aurait déclaré que, tout en étant « ouvrier d'iniquité, » tout en étant inspiré de l'esprit du mal, de cet esprit même qu'il avait pour mission de combattre, on pourrait prétendre faire des miracles, et l'on y verrait la garantie de l'origine divine de celui qui les accomplit. « Plusieurs, s'écrie Jésus, plusieurs me diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom? n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom? n'avons-nous pas fait des miracles en ton nom? Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité[1]. » La foi aux miracles ayant

[1] Matth. VII, 22-23. Ces dernières paroles ne se rapportant pas à un miracle de Jésus, ne rentrent pas directement dans notre sujet; elles sont toutefois trop significatives pour que nous ayons pu nous défendre de les citer.

enfanté au siècle de Jésus une foule de thaumaturges, et Jésus affirmant que ceux qu'il était venu combattre avaient la prétention de faire des prodiges, il ne pouvait évidemment renvoyer ses contemporains à des faits de ce genre pour leur prouver qu'il est lui, l'envoyé de Dieu. Les Juifs étaient persuadés que « le prince des démons » accomplissait des miracles. Ils pouvaient voir dans ces faits extraordinaires la preuve d'une puissance merveilleuse, rien de plus; ils pouvaient aussi, s'ils n'avaient d'autre critère, les attribuer précisément à l'action de cette puissance mauvaise, et nous voyons en effet qu'ils accusèrent un jour Jésus d'avoir chassé les démons au nom de Beelzébul, le prince des démons. Par conséquent, pour leur prouver que ces actes extraordinaires, accomplis par lui, provenaient d'une puissance divine, et non de la puissance du mal, Jésus devait avoir recours à une preuve d'un genre tout opposé.

X. Il leur dit : « Si je chasse les démons par l'*Esprit de Dieu*, il est donc vrai que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. » Remarquons d'abord qu'au fond il ne s'agit pas ici de faits purement extérieurs, magiques, de miracles proprement dits, qui seraient cités comme attestation de la venue du royaume de Dieu. Il s'agit, à vrai dire, de faits accomplis dans le domaine de l'âme[1], et ces faits, Jésus les présente, non comme l'illustration extérieure, mais comme la manifestation même de son œuvre. Cette œuvre consistait précisément dans la

[1] *Gemüthskrankheiten.*

victoire sur le mal, dans la délivrance morale de ceux que l'esprit du mal tenait en son pouvoir. D'ailleurs, et c'est là l'essentiel, faite par l'*Esprit de Dieu*, comme le disait Jésus, elle devait se légitimer directement devant «l'esprit de Dieu dans l'homme.» C'est donc uniquement par le critère de la conscience que son origine divine devait être reconnue.

XI. Jésus affirme, il est vrai, qu'il a opéré de nombreuses guérisons physiques et morales; nier qu'il en ait fait, c'est nier l'évidence. Mais ces guérisons, quelque extraordinaires qu'elles soient, ne sont pas des faits accomplis dans la nature extérieure, matérielle. N'étant pas absolument inexplicables, elles ne rentrent pas dans la catégorie du surnaturel au sens strict du mot; ce ne sont pas, à proprement parler, des prodiges, des miracles; voilà pourquoi les Juifs lui demandaient sans cesse des «signes» véritables. D'ailleurs Jésus ne les faisait jamais par ostentation, il n'y attachait aucune valeur apologétique. Il dit un jour, il est vrai : «voici, je chasse les démons et j'achève de faire des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour je finis[1]; » mais par là il déclare simplement qu'il accomplit ainsi une partie de son œuvre. Cette œuvre consistait surtout — qui le nierait? — dans le soulagement des souffrances morales de ses frères; mais si son Père céleste lui avait départi également le don de soulager leurs souffrances physiques, il devait faire valoir ce talent, et en effet il déclare qu'il le

[1] Luc XIII, 32.

fait valoir comme il eût fait de tout autre moyen que Dieu eût mis à sa disposition. Jésus est donc loin d'attribuer à ses cures, considérées comme des faits extraordinaires, la vertu de sanctionner son ministère. Elles avaient certainement une valeur religieuse, mais cette valeur elles ne l'avaient pas en elles-mêmes; elles la tiraient uniquement, comme tout autre acte de bienfaisance qu'il aurait accompli, de l'esprit qui les inspirait, de cet esprit d'amour et de miséricorde qui était le principe unique de la vie du Sauveur; c'est donc au fond cet esprit d'amour qui est le vrai signe du caractère divin de la personne et de l'enseignement du Christ. Cela est si vrai qu'il défendait à ceux qu'il avait guéris d'en parler en public[1]. Il déclarait ainsi que ces guérisons, prises comme simples faits plus ou moins merveilleux, isolées, pour ainsi dire, de l'esprit qui les avait inspirées, n'avaient absolument aucune force probante et ne pouvaient produire qu'un étonnement stérile. S'il y avait vu l'attestation de son caractère divin, il aurait certainement engagé les malades soulagés par lui, à répandre le plus possible le bruit de ces cures, pour lui gagner des adhérents par ce moyen facile.

XII. Bien plus, Jésus demandait la foi pour pouvoir opérer ces guérisons, et les Évangiles nous rapportent que l'incrédulité paralysait son étonnante puissance[2]. Le miracle, d'après la notion vulgaire, éveille la foi; par conséquent, plus le manque de foi

[1] Matth. VIII, 4; IX, 30; XII, 16; Marc I, 34, 44; III, 12; V, 43; VII, 36; Luc IV, 41; V, 14.

[2] Marc VI, 5; Matth. XIII, 58.

était complet, plus Jésus devait, semble-t-il, multiplier ces cures étonnantes pour vaincre et déraciner l'incrédulité. Eh bien, non, il demandait la foi avant d'accomplir le miracle; comment donc eût-il pu la demander tout d'abord, si le miracle avait dû l'éveiller après coup? L'effet aurait donc dû précéder l'existence même de la cause, et voilà bien l'inanité du miracle en face du doute, démontrée avec une évidence parfaite!

XIII. Il nous reste, pour achever cette étude, à analyser un passage dont le sens, au premier abord, semble compromettre le résultat qui dérive de toutes les autres paroles de Jésus, et dont certains apologètes se sont appuyés pour attribuer au miracle une valeur probante. Le premier et le troisième évangile nous racontent que Jésus, affligé de l'incrédulité de plusieurs villes où il avait fait des miracles, s'écria un jour: « Malheur à toi, Chorazin, malheur à toi Bethsaïda! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, eussent été faits à Tyr et à Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties en prenant le sac et la cendre[1]. Et toi, Capernaüm, qui as été élevé jusqu'au ciel, tu seras abaissé jusqu'en enfer; car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi, eussent été faits à Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui! » Ici Jésus semble accorder au miracle une valeur apologétique infinie, le pouvoir de conduire les hommes à la repentance, à Dieu. Mais à y regarder de près, il n'est pas question de miracles dans ce passage. Le mot δυνάμεις

[1] Matth. XI, 21-23; Luc X, 13.

ne désigne pas habituellement le prodige. Le passage 1 Cor. II, 4, où il est dit : « Ma parole et ma prédication n'a point consisté dans des discours pathétiques de la sagesse humaine, mais dans une démonstration d'esprit et de puissance (*δυνάμεως*) ; » ce passage démontre jusqu'à l'évidence que le mot *δυνάμις* désigne les effets puissants, extraordinaires produits dans l'âme de l'homme par l'esprit divin animant la prédication du prophète. Ce passage, loin d'infirmer le résultat obtenu, le confirme donc pleinement. L'immense et profonde rénovation religieuse et morale opérée par l'Esprit de Jésus, voilà la démonstration de puissance qu'il donnait du caractère divin de sa personne et de sa parole[1].

CHAPITRE II.

VALEUR APOLOGÉTIQUE ATTRIBUÉE PAR JÉSUS A SES MIRACLES, D'APRÈS LE QUATRIÈME ÉVANGILE.

> « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef (Jean VII, 17).

L'étude des passages des évangiles synoptiques où Jésus se prononce sur la valeur apologétique des miracles que la tradition lui attribue, nous a conduit à ce résultat incontestable, net et précis : Jésus n'en appelle nulle part à un prodige quelconque pour justifier son mandat. Il déclare formellement que le miracle est incapable de sanctionner la doc-

[1] Le passage Matth. XVI, 2-3 qu'on serait tenté de citer à l'appui de notre thèse, se rapporte à un fait étranger à notre sujet. Voy. Luc XII, 56-57.

trine du prophète, que par conséquent il n'en fera pas pour démontrer sa mission divine. Selon Jésus la valeur apologétique du miracle est nulle. Le quatrième évangile confirme-t-il ce résultat? Les uns l'affirment, les autres le nient. D'après les premiers, Jésus, pour se légitimer, a recours à la preuve matérielle; d'après les derniers, il en appelle exclusivement à la preuve spirituelle et morale. Pour nous, nous croyons qu'une exégèse impartiale, respectant consciencieusement les textes et n'aspirant qu'à découvrir le sens qu'ils ont réellement, n'aboutira ni à l'une ni à l'autre de ces réponses, mais à toutes les deux à la fois. Les paroles que le quatrième évangile prête à Jésus sur la valeur apologétique du miracle, sont en contradiction manifeste les unes avec les autres. Si étonnant que semble ce fait, il n'en est pas moins certain. L'étude des principaux passages qui se rapportent à cette question, suffira pour nous en convaincre.

Dès l'entrée de son livre, l'auteur nous raconte que Jésus, par un miracle, éveille la foi dans l'âme de Nathanaël, et qu'en même temps il renvoie ses disciples à l'éminence de son caractère religieux et moral pour leur prouver son origine et son caractère divins.

Jésus rencontre Nathanaël pour la première fois, et du premier coup d'œil, par un acte d'intuition surnaturelle, il reconnaît en lui un Israélite sincère et vrai, tel qu'il doit être selon la loi. Nathanaël, étonné de ce prodige, lui dit: « D'où me connais-tu? » Jésus lui apprend qu'il l'a vu sous un figuier qui était hors de vue, et Nathanaël, confondu par

ce témoignage d'omniscience, s'écrie : « Maître, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël. » Jésus lui répond : « Parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous un figuier, tu crois; tu verras de plus grandes choses que ceci. En vérité, en vérité, je vous dis que désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le fils de l'homme[1]. » Cette prédiction ne s'étant pas accomplie au sens propre, il faut la prendre au sens figuré. Jésus déprécie donc la valeur du miracle, il n'attache pas beaucoup d'importance à l'effet qu'il a produit; il en détourne l'attention de Nathanaël et le prévient que plus tard il verra une preuve plus convaincante de sa dignité supérieure. Tu verras, lui dit-il, des choses plus grandes, des preuves plus frappantes de mon origine divine, tu verras le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le fils de l'homme, c'est-à-dire tu verras le ciel et la terre unis en ma personne, tu contempleras l'union constante de mon âme avec mon Père céleste; c'est là ce qui doit m'accréditer auprès de toi comme un envoyé de Dieu, ne t'attache pas à ce qui frappe l'imagination, c'est sur le terrain religieux et moral qu'il te faut chercher, et que tu trouveras la véritable preuve de mon caractère sacré.

Jésus ayant chassé les vendeurs du temple, les Juifs lui demandent en vertu de quelle autorité il remplit l'office des gardiens de l'enceinte sacrée. « Par quel signe, lui disent-ils, nous montres-tu que tu as le pouvoir de faire de telles choses? » Jésus leur répondit : « Abattez ce temple, et je le relèverai

[1] Jean I, 47-51.

dans trois jours[1]. » Les Juifs s'imaginent qu'il parle de l'édifice matériel du temple; le narrateur évangélique croit qu'il a fait allusion à la résurrection future de son corps. Suivant les deux interprétations il en aurait appelé à un prodige pour se justifier. Jésus a-t-il réellement parlé de sa résurrection? Mais elle ne fut pas un signe pour les Juifs, il n'aurait donc pas tenu sa promesse. Jésus a-t-il pu dire sérieusement à ses adversaires : « Abattez le temple de mon corps, c'est-à-dire tuez-moi? » Est-il admissible qu'il les ait exhortés à commettre ce crime? Et puis, s'il avait parlé de son corps en le désignant du geste, comment les Juifs pouvaient-ils s'imaginer qu'il parlait du temple? Les Juifs ne s'étaient pas trompés, Jésus avait parlé du temple, mais du temple comme symbole de l'ancienne économie, et non pas de l'édifice matériel en lui-même. Conçoit-on qu'il eût engagé les Juifs à démolir le temple pour lui fournir l'occasion de le rebâtir miraculeusement en trois jours, c'est-à-dire en un temps très-court? Jésus a donc pris le temple comme le symbole de l'ancien ordre de choses, de l'ancienne dispensation. Il a dit aux Juifs : « Détruisez toujours ce temple par le peu de respect dont vous l'entourez, détruisez l'ancienne économie, je la remplacerai par une nouvelle institution, par un nouveau culte! » Ainsi, loin de renvoyer les Juifs à un miracle, Jésus, pour se légitimer et s'accréditer comme un envoyé de Dieu, se fonde sur le pouvoir qu'il a de remplacer l'ancien culte par un autre plus spirituel, par l'adoration en esprit et en vérité[2]. Il refuse de faire un prodige

[1] Jean II, 18-19. — [2] Jean III, 1 et suiv.

pour sanctionner ses actes; voulant prouver qu'il est inspiré de l'esprit d'en haut, il en appelle à l'immense révolution religieuse qu'il est chargé d'accomplir. Sa mission doit donc se légitimer elle-même, elle n'a besoin d'aucun appui extérieur.

Un Pharisien, Nicodème, vient trouver notre Maître et lui dit: Seigneur, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu; car personne ne saurait faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui!» Jésus détourne immédiatement la conversation sur des sujets spirituels. «En vérité, en vérité, je te dis, que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.» Il semble donc n'attribuer aucune valeur morale à l'effet produit par le miracle; ce n'est qu'un effet passager, effleurant à peine la surface de l'âme, impuissant à la remuer dans ses profondeurs. Il faut, dit-il, que l'homme soit régénéré complétement pour entrer dans le royaume de Dieu, et cette régénération le miracle ne saurait la provoquer, ni la produire.

Ailleurs Jésus s'écrie: «Si vous ne voyez des miracles et des signes vous ne croyez point[1].» Il déclarait ainsi que dans sa personne et dans sa doctrine il y a un élément qui pouvait et devait réclamer, éveiller la foi par lui-même, et cet élément c'était sa valeur interne. Le caractère sacré, divin de son Évangile, devant lequel le sentiment religieux devait s'incliner, c'était sa vérité intrinsèque, son évidence spirituelle. Une sanction extérieure, matérielle, ne pouvait rien ajouter à sa force conquérante et persuasive.

[1] Jean IV, 48.

Les Juifs poursuivent Jésus dans l'intention de le mettre à mort parce qu'il a violé le sabbat en guérissant un malade, et qu'il s'est dit « égal à Dieu » en proclamant qu'il agit comme son Père céleste, en Maître du sabbat. Pour se défendre et démontrer qu'il a le droit d'imiter son Père, que l'Esprit, qui lui inspire ses œuvres de miséricorde et d'amour, est supérieur à la loi, il est loin d'avoir recours à un miracle. Il se contente d'affirmer « que lui, le fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne le voie faire au Père, car tout ce que le Père fait, le fils aussi le fait[1]. » La preuve qu'il agit divinement, c'est la conscience qu'il a d'être d'accord avec son Père, c'est, non pas un fait extérieur, mais un fait intérieur: le témoignage de l'Esprit.

Cet esprit d'amour, qui le conduit à passer sur les prescriptions légales quand il s'agit d'accomplir une œuvre de miséricorde, cet esprit lui inspirera des œuvres plus grandes (v. 20). Quelles sont ces œuvres? Jésus l'explique lui-même: « Comme le Père ressuscite les morts et leur donne la vie, de même aussi le fils donne la vie etc. »

Il ne s'agit pas là de la résurrection des morts telle que, d'après la notion vulgaire, elle aura lieu au jugement final. Renvoyer les Juifs à cet événement lointain, c'eût été, en réalité, ne rien leur prouver du tout. Non, Jésus parle de la résurrection spirituelle des morts, de la vie morale qu'il éveille en eux par sa puissante parole. Ce qui le prouve c'est le verset 25 où il s'écrie: « Le temps vient, et il est déjà venu, où les morts entendront la voix du Fils

[1] Jean V, 17 et suiv.

de Dieu, et où ceux qui l'auront entendue vivront. » C'est, en général, le chapitre tout entier où Jésus parle de la vie spirituelle qu'il offre au monde. Cette résurrection universelle des âmes que Jésus touche de son souffle vivifiant, voilà donc la garantie infaillible de sa mission divine. Il répète ici ce qu'il affirme partout : « Sa mission spirituelle doit se légitimer elle-même. »

Pour clore cette série de passages, citons encore celui-ci : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef[1]. » Cette parole en appelle à l'expérience intime de l'âme transformée par l'influence de l'enseignement du Christ, pour témoigner de la certitude et de la vérité éternelle de sa doctrine. Notre âme se sent-elle sanctifiée, ramenée à Dieu par elle? Oh! alors elle ne peut venir que de Dieu. Le divin de cet enseignement est certifié par ses effets bénis.

Passons à d'autres paroles qui contrastent étrangement avec celles que nous venons de lire.

Jésus, au dire de l'évangéliste, vient de multiplier les pains et de traverser miraculeusement le lac de Galilée. La foule le suit et lui demande : « Maître, quand es-tu arrivé ici? » Jésus leur répond : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non, parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et que vous avez été rassasiés[2]. » Ici Jésus reproche à la foule de le suivre à cause de l'avantage matériel que lui a procuré la multiplication des pains, au lieu de s'attacher à lui pour avoir compris la signification de ce

[1] Jean VII, 17. — [2] Jean VI, 25 et suiv.

miracle. Il affirme que ce prodige manifeste sa gloire, son origine divine, que son rôle est d'attirer l'attention sur son caractère sacré et de lui gagner ainsi les cœurs. Ce miracle doit être le signe que Jésus peut donner, non pas seulement au corps sa nourriture matérielle, mais à l'âme sa nourriture spirituelle.

Au chap. XI Jésus affirme que la résurrection de Lazare opérée par lui avec l'aide de son Père, qu'il a implorée, doit être une preuve irrécusable qu'il est un Envoyé de Dieu. « Mon Père, dit-il, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé. Je savais bien que tu m'exauces toujours, mais je dis ceci à cause de la foule qui est autour de moi, afin qu'elle croie que tu m'as envoyé. » Ce miracle, manifestation de la nature divine du Christ, doit donc éveiller la foi en lui. Plus loin, une voix surnaturelle s'étant fait entendre qui disait: « Je t'ai glorifié, et je te (Jésus) glorifierai encore. » Jésus dit à la foule: Cette voix n'est pas pour moi, elle est pour vous[1]. » Il donne à entendre de nouveau que le surnaturel a pour but d'attirer l'attention sur lui, de mettre sa personne hors de pair, de la sanctionner en l'entourant d'une auréole divine.

Il n'est pas toujours très-facile de dire si Jésus en appelle à ses œuvres spirituelles ou à ses miracles pour se légitimer. Ainsi, au chap. XIV, vers. 11 il dit: « Croyez-moi que je suis en mon Père, et que mon Père est en moi; sinon croyez-moi à cause de ces œuvres. Il est possible que le mot ἔργα désigne son œuvre spirituelle en même temps que ses mi-

[1] Jean XII, 30.

racles, mais la manière dont ces œuvres sont opposées au simple témoignage de Jésus semble indiquer que par ce mot de «œuvres» il désigne surtout ses miracles.

Au chap. XV, vers. 24, il s'écrie en faisant allusion à l'incrédulité des Juifs. «Si je n'eusse pas fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient point de péché.» Il déclare que leurs doutes sont d'autant plus coupables, que ses œuvres sont plus merveilleuses.

Enfin, au chap. X tout entier Jésus cite des miracles comme sanction de sa personne et de son enseignement. Les adversaires lui demandant s'il est le Christ, il leur répond: «Je vous l'ai dit, et vous ne le croyez pas; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi; verset 25. — J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres de la part de mon Père (32). Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, et que vous ne vouliez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous croyiez que le Père est en moi, et que je suis en lui (37-38).» Le mot «œuvre» comprend probablement aussi la grande œuvre religieuse-morale de Jésus, mais l'accent est mis évidemment sur le côté merveilleux de son activité. Jésus oppose au témoignage de sa parole, celui de ses miracles; c'est le dernier qui garantit la certitude du premier. «Si vous ne voulez me croire, croyez à mes œuvres.» Le Christ affirme donc que ses miracles sont une manifestation de sa nature divine, une preuve de son union intime avec le Père. Croyez, nous dit-il, croyez à ces œuvres merveilleuses, ne

résistez pas à l'impression qu'elles produisent sur votre âme, elles vous prouvent que je participe de la nature et de la toute-puissance de Dieu.

On le voit assez par ces exemples, les paroles que le quatrième évangile prête à Jésus sur la valeur apologétique du miracle, sont en contradiction les unes avec les autres. Suivant les unes, il semble refuser au prodige toute valeur probante, et déclarer que sa mission spirituelle et morale doit se légitimer elle-même, qu'il veut asseoir la foi sur une base toute spirituelle. Suivant les autres, il proclame que le miracle est une manifestation convaincante de sa nature divine, de son union avec le Père, et que c'est lui qui doit éveiller la foi en sa personne. La contradiction, ne pouvant être attribuée à Jésus lui-même, doit évidemment provenir de la pensée du disciple, qui aura déteint sur celle du Maître. La doctrine de Jésus, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, contredit directement les préjugés de son peuple et de ses disciples, elle est empreinte d'une profonde originalité, elle porte au front la marque de son origine divine, son authenticité est donc incontestable. Il est donc évident que parmi les paroles prêtées à Jésus par le quatrième évangile, celles-là seules qui sont d'accord avec sa doctrine conservée pure par les synoptiques, sont authentiques, ou du moins, qu'elles sont un reflet fidèle de l'enseignement du Maître. Leur vérité réfute, condamne les autres. Quand Jésus accorde aux miracles, dans certains passages, la valeur apologétique qu'il leur refuse dans d'autres, sa pensée n'est pas reproduite fidèlement, ce n'est pas lui qui parle,

c'est plutôt le narrateur évangélique. Ce dernier ne s'était pas élevé sur ce point à la pleine et entière intelligence de la pensée spiritualiste de notre Maître. Il admet que le miracle imprime réellement le sceau du ciel à la personne et à la doctrine en faveur desquelles il s'opère; aussi, quand les Juifs demandent à Jésus « un signe » pour sanctionner son ministère, et que le Seigneur leur dit cette grande parole: «Abattez ce temple, et je le relèverai dans trois jours,» le disciple nous avertit qu'il parle « du temple de son corps. » Il croit évidemment que la résurrection a été le signe demandé par les Juifs. Dès l'entrée de son livre[1], il nous déclare que le miracle a pour but de manifester la gloire du Christ. Partout et toujours il y voit et y montre la preuve, le symbole de la nature divine du Fils, et des bénédictions spirituelles qui, de sa révélation, découlent sur le monde. Pour le prouver, on pourrait citer tous les miracles qu'il rapporte; partout le symbolisme perce et se fait sentir, s'il n'est clairement énoncé. Et pourtant l'évangéliste rapporte d'autres paroles qui, défendant un autre point de vue, condamnent le sien. Il balance entre les deux, ou plutôt ils s'associent tous deux dans sa pensée. Certes, il peut sembler étonnant, au premier abord, que cet évangile qui renferme des paroles d'une spiritualité merveilleuse, comme celle-ci: « Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en Vérité, » il peut sembler étonnant qu'il ne se soit pas maintenu sur cette hauteur dans la question qui nous occupe. Mais, à vrai dire, cette question n'est pas la seule

[1] Chap. II, 11.

où les deux points de vue se contrebalancent. Ainsi, son dogme du Christ-λόγος est en contradiction formelle avec certaines paroles où Jésus s'explique lui-même sur ses rapports avec le Père d'un côté, et les croyants d'autre part. D'après le prologue le Christ-λόγος est de même nature, de même substance que Dieu, il est l'égal de Dieu, il est vers Dieu, il est « Dieu. » D'après d'autres passages, le Christ est inférieur à Dieu. « Mon Père est plus grand que moi[1]. » Le Fils ne peut rien faire de lui-même, ses disciples doivent être un, comme le Père et lui sont un, ils doivent être en lui, comme lui, il est en Dieu. » Ici il ne peut être question d'unité de nature, de substance, d'égalité métaphysique, il ne s'agit que d'une union de sentiments et de volonté, d'une union religieuse-morale. Si le Christ avait été « Dieu, » comme le prétend le prologue, il n'aurait pas pu dire que ses disciples doivent être en lui, comme lui il est en Dieu, car alors il aurait proclamé la doctrine monstrueuse, panthéiste, qu'il y a unité de substance entre les hommes, le Christ et Dieu, que les hommes sont les égaux de Dieu. On le voit, d'un côté il y a infériorité, subordination du Christ vis-à-vis du Père, de l'autre, égalité pleine et entière; d'un côté, unité de substance, unité métaphysique, de l'autre, union de la volonté, union religieuse, morale. Les deux points s'excluent. Et pourtant ils se produisent côte à côte dans l'évangile. Il est donc évident que celui-là seul est juste, qui est le plus favorable au développement de la vie religieuse, et qui s'accorde avec l'enseignement authentique de Jésus lui-même.

[1] Jean XIV, 28.

Cet enseignement se reconnaît entre tous par son originalité, sa profondeur, son caractère éminemment religieux, moral, pratique. Pour la question qui nous occupe il nous a été conservé, nous l'avons vu, dans toute sa pureté, par les trois premiers évangiles. Nous le retrouvons dans cette parole du quatrième : « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il reconnaîtra si ma parole est de Dieu. »

CONCLUSION.

Résumons en quelques mots le résultat de notre étude.

Si nous avons bien compris sa pensée, Jésus a refusé partout et toujours de prouver sa mission divine en faisant des miracles.

Il a combattu énergiquement le préjugé de son peuple, qui voyait dans le prodige la manifestation du divin dans l'homme ou hors de l'homme, l'attestation de la vérité de l'enseignement du prophète, la sanction divine de son ministère.

Il a déclaré que le miracle, étant sans connexion nécessaire avec la vérité d'un enseignement religieux quelconque, ne peut et ne doit être un titre à la foi.

Il a déclaré que le surnaturel ne peut provoquer la foi chrétienne, qu'à plus forte raison il ne peut faire partie intégrante de cette foi.

Il a déclaré qu'il ne donnera d'autre signe de sa dignité d'Envoyé de Dieu et de la vérité de sa révélation, que cette révélation même, sa prédication, sa sagesse, la sainteté de sa personne et de sa vie. Il a déclaré que l'Évangile a une valeur interne, indé-

pendante du miracle, que les prodiges n'ajoutent rien à sa force conquérante et persuasive, qu'il doit se légitimer par lui-même.

Il a déclaré que les convictions chrétiennes doivent s'asseoir sur l'affinité de la conscience humaine et de la doctrine qu'il lui annonce, sur l'expérience intime que le cœur de l'homme fait de la valeur et de l'excellence de la vérité, sur les progrès qu'accomplit, dans la voie de la sanctification et de l'union avec Dieu, l'âme humaine placée sous l'influence de l'Évangile. Il a déclaré que la religion chrétienne ou le royaume de Dieu dans l'âme humaine doit avoir un fondement tout spirituel, tout moral.

Il en résulte que tout système qui prétend que le Christ, malgré sa répugnance intérieure, s'est soumis à légitimer sa mission par une preuve dont il proclamait lui-même le manque de valeur, ou tout système qui fait du miracle la garantie de la vérité de la foi chrétienne et même un élément de cette foi, est infidèle à l'esprit et à l'enseignement du Maître.

Il en résulte que la critique est parfaitement libre vis-à-vis des prodiges attribués à Jésus par la tradition, et que crier au sacrilége quand elle les rejette, c'est méconnaître la véritable base et l'essence du Royaume de Dieu, telles que Jésus les a indiquées lui-même.

Il en résulte que l'apologétique a fait fausse route en regardant le miracle comme un des principaux appuis de la religion chrétienne, qu'elle doit renoncer à cette preuve, que le Christ repousse.

Il en résulte que la prédication doit s'adresser uni-

quement à la conscience, aux besoins de l'âme, pour faire accepter l'Évangile.

En un mot, c'est sur une base toute spirituelle et morale, et non sur une base magique, que Jésus a jeté, il y a dix-huit siècles, les fondements de sa religion; c'est sur cette base que nous, ses disciples, nous devons continuer d'élever le temple religieux de l'humanité.

D'où vient que cette pensée du Christ nous est si importune? Ne serait-ce pas que nous n'avons pas assez foi dans la force interne de la vérité, qu'il nous en coûte de nous élever au point de vue trop spiritualiste du Seigneur, et surtout que nous voulons obtenir des résultats trop hâtifs en nous, et hors de nous?

Ayons la confiance et la patience du Christ. Renonçons à donner à sa religion des appuis qu'il déclare sans valeur. Laissons crouler cet échafaudage de preuves dont nous l'avons entourée; loin d'entraîner l'édifice dans sa chute, il en laissera contempler et admirer l'inébranlable solidité. Mettons l'âme humaine en contact immédiat avec l'Évangile, et de ce contact jaillira l'étincelle de vie qui peu à peu embrasera l'âme tout entière. Il en sortira une conviction d'autant plus sûre d'elle-même, d'autant plus inébranlable qu'elle sera, non l'effet d'un coup de baguette magique, mais le fruit lentement mûri de l'expérience intime de l'âme. — L'action du ferment est-elle moins sûre parce qu'elle est plus lente?

Présentons donc à la foi de notre siècle le Christ avec ses titres véritables, et qu'il soit comme le levain qui doit faire lever toute la pâte, lentement, mais sûrement.

Craindrions-nous que ce levain n'ait perdu quelque chose de sa force? Soyons plutôt convaincus que le monde, sentant son action vivifiante, « cette démonstration de puissance et de vérité[1], » répondra à l'appel du Christ par ce cri de l'âme : « Où irions-nous, Seigneur, tu as des Paroles de Vie éternelle. »

[1] Cor. II.

Vu par le président de la soutenance,
BRUCH.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 18 décembre 1864.
Le Recteur, DELCASSO.